



ISSN 1961-9472

ISSN en ligne 2257-8404

Synergies Turquie n° 13 - 2020 p. 173-188

La place de Duygu Asena dans la deuxième vague féministe en Turquie

Eylem Aksoy Alp

Université Hacettepe – Ankara, Turquie

eylema@hacettepe.edu.tr

<https://orcid.org/0000-0002-0896-7537>

Reçu le 15-05-2020 / Évalué le 09-10-2020 / Accepté le 03-11-2020

Résumé

Duygu Asena est considérée comme la représentante en Turquie de la seconde vague féministe, tout comme Simone de Beauvoir l'est pour la France dont l'ouvrage culte, *Le deuxième sexe*, met plusieurs années avant d'être complètement traduit en turc dans les années 1970. Cette période coïncide avec l'écllosion de magazines féminins en Turquie dans lesquels la journaliste et écrivaine Duygu Asena publie des articles abordant des sujets féminins. Bien que n'ayant pas de connaissances philosophiques et théoriques approfondies sur le féminisme, son premier récit *Kadının Adı Yok (La Femme n'a pas de nom)* publié en 1987 est devenu le manifeste du féminisme en Turquie et a su embrasser les problèmes de la femme turque de toutes les couches sociales. Dans notre article, nous essayerons de retracer historiquement les contours du féminisme en Turquie, dont la diffusion fut réalisée en grande partie grâce aux écrits de Duygu Asena et de montrer le parallélisme entre cette dernière et la seconde vague féministe dont la pionnière est Simone de Beauvoir.

Mots-clés : Duygu Asena, *Kadının Adı Yok (La Femme n'a pas de nom)*, deuxième vague féministe, Turquie, Simone de Beauvoir

Türkiye'de ikinci dalga feminizmde Duygu Asena'nın yeri

Özet

Duygu Asena Türkiye'de İkinci Dalga Feminizmin temsilcilerinden biri olarak kabul edilmektedir. Kült kitabı İkinci Cins'in 1970'li yıllarda Türkçeye tümüyle çevrilmesi uzun yıllar süren Simone de Beauvoir ise aynı akımın Fransa'daki temsilcisidir. Bu dönem, Türkiye'de gazeteci ve yazar Duygu Asena'nın kadın konularında yazılar yazdığı kadın dergilerinin yayılmaya başladığı döneme rastlamaktadır. Feminizm konusunda çok fazla derin felsefi ve kuramsal bilgiye sahip olmasa da, 1987 yılında yayımlanan ilk kitabı *Kadının Adı Yok* Türkiye'de feminizmin manifestosu haline gelerek Türk toplumundaki her kesimden kadının sorunlarına ışık tutmayı başarmıştır. Makalemizde, yaygınlaşması büyük oranda Duygu Asena'nın yazıları sayesinde gerçekleşen Türkiye'deki feminizmin tarihsel çerçevesini çizmeyi ve Duygu Asena ile Simone de Beauvoir'ın öncülüğünü yaptığı ikinci dalga feminizm arasındaki benzerlikleri ortaya koymayı amaçlamaktayız.

Anahtar sözcükler: Duygu Asena, *Kadının Adı Yok*, İkinci dalga feminizmi, Türkiye, Simone de Beauvoir

The place of Duygu Asena in the second wave feminism in Turkey

Abstract

Duygu Asena can be considered as the ambassador of the second wave feminism in Turkey, as much as Simone de Beauvoir is in France. The iconic work of the latter, *Le Deuxième sexe*, was completely translated into Turkish after long years (1970s). This period coincides with the blooming of feminine magazines in which journalist and writer Duygu Asena published articles dealing with feminism. Although she had no deep philosophical and theoretical knowledge on feminism, her first novel *Kadının Adı Yok* (*The Woman Has No Name*) published in 1987 has become the manifesto of feminism in Turkey and managed to embrace the problems of Turkish women from all social strata. In my paper, I will seek to draw historically the contour of feminism in Turkey - reminding that the dissemination of feminism in Turkey was mainly achieved by means of Duygu Asena's works - and to illustrate the parallels between the latter and the second wave feminism which Simone de Beauvoir laid the foundation.

Keywords: Duygu Asena, *Kadının Adı Yok* (*The woman has no name*), Second wave Feminism, Turkey, Simone de Beauvoir

Introduction¹

Faire une étude de différentes écrivaines à travers le monde est fascinant en ce sens qu'il nous permet de découvrir et de comparer la manière dont elles ont traité les sujets féminins ou l'émancipation de la femme à travers leurs écritures. Dans cet article, nous nous efforcerons de présenter comment en Turquie, c'est-à-dire dans quel contexte socio-culturel et historique, le féminisme est passé d'un mouvement soutenu par l'Etat à un mouvement ou plutôt une préoccupation populaire, de la rue, de la vie quotidienne, avant de devenir, dans un troisième temps, une réelle revendication grâce à certaines écrivaines, dont particulièrement, Duygu Asena. C'est en grande partie à travers son livre culte - bien qu'aujourd'hui largement dépassé - *La femme n'a pas de nom* (*Kadının Adı Yok* en turc, œuvre non traduit en français) et ses écrits dans des magazines féminins qu'elle a dirigés et dont elle a petit à petit changé le format à sa guise et en fonction du besoin de la femme turque de la classe moyenne des années 70 et 80, que Duygu Asena s'est faite la porte-parole des revendications féministes. Bien que des sujets comme la sexualité, l'avortement, les problèmes de la vie professionnelle de la femme dans la Turquie de cette époque déplaisaient aux hauts responsables des magazines dans lesquels elle a travaillé, le tirage de certains d'entre eux ayant atteint des centaines de milliers d'exemplaires et augmentant de jour en jour, « on la laissa faire » comme elle l'avoue elle-même (Görmüş, 2016). Il faut également noter qu'historiquement

et contextuellement, la formation et la quête de liberté de cette génération de femme turque non seulement coïncidaient avec les écrits de Duygu Asena, mais étaient également propices à ses revendications féministes en tant que journaliste et écrivaine. Bien que nous n'ayons pas en notre possession de preuve évidente que Duygu Asena ait lu Simone de Beauvoir, nous ne pouvons douter que les revendications faites par celle-ci à travers ses livres et ses articles de magazines quant à l'émancipation et au processus de prise de conscience de la femme turque, aient été influencées par l'air du temps en Europe, et plus particulièrement par Simone de Beauvoir, figure majeure de cette deuxième vague féministe, qui après la conquête des droits civiques, revendiquait la libération de la femme par l'éducation et le travail. Force est d'ajouter qu'à cette époque beaucoup de jeunes femmes (universitaires, cadres, étudiantes) lisaient les écrivaines comme Simone de Beauvoir mais très peu d'entre elles avaient le moyen de s'exprimer ou pouvaient trouver les médiums pour le faire.

1. Quelques repères historiques

Afin de mieux comprendre d'où s'origine l'œuvre de Duygu Asena, attardons-nous quelques instants sur le développement de la condition de la femme en Turquie. Nous diviserons notre approche historique en deux volets essentiels : l'époque ottomane et l'époque républicaine.

1.1. L'époque ottomane

La question féminine date de presque deux cent ans en Turquie puisque les questions concernant les droits des femmes ont commencé à être discutées dans l'Empire ottoman à partir du 19^e siècle. En 1843, les femmes ottomanes, après avoir suivi une formation au sein de la Faculté de médecine, ont obtenu le droit de devenir sages-femmes. En 1847, les « marchés aux esclavages » furent fermés (Başbuğ-Yaraman, 1996). Suit alors l'adoption d'une loi en 1858, procurant l'égalité dans le partage de l'héritage familial entre les filles et les garçons. En 1869, la loi prévoyant l'obligation de l'école pour les filles est promulguée. Quelques années plus tard, l'école d'institutrice pour les jeunes filles voit le jour. En 1876, avec la première Constitution ottomane, l'école primaire devient obligatoire pour les garçons et les filles, cependant il faut attendre la proclamation de la République pour que la loi de l'unification de l'enseignement voie le jour en 1924 (Başbuğ-Yaraman, 1996). En France, par exemple, les filles ont accès à l'école dès 1836. Pourtant, rappelons-nous que ce n'est qu'en 1881 que Jules Ferry instaure l'école laïque et obligatoire. En 1871, l'acte de mariage devient obligatoire. L'âge du mariage pour les

filles est porté à 17 ans et pour les garçons à 18 ans. Quant au mariage forcé, il est interdit par la loi. Les femmes, qui pouvaient travailler dans le secteur privé en tant qu'ouvrières depuis 1897, accèdent au statut de fonctionnaire en 1913. La première école supérieure pour filles voit le jour en 1914 (İnas Darülfünunu). Il faut attendre 1922 pour que 7 filles intègrent la Faculté de médecine et deviennent médecins. Tous ces changements n'en seront que bénéfiques pour la femme turque et comme l'indique Ayşegül Başbuğu-Yaraman : « Au nom de l'utilité sociale, les femmes du XIX^e siècle, et plus encore celles du XX^e, furent invitées à sortir de leurs foyers pour servir la société tout entière et y étendre leur devoir. » (Başbuğu-Yaraman, 1996).

1.2. L'époque républicaine

Après la proclamation de la République turque en 1923, la Grande Assemblée nationale de Turquie accepte en 1926 le nouveau code civil turc sur le modèle du code civil suisse (Başbuğu-Yaraman, 1996) qui apporte des changements positifs pour les femmes turques. Ainsi, la polygamie est interdite, le droit des hommes à divorcer unilatéralement est levé pour devenir un droit réciproque. De plus, les femmes obtiennent le droit de garde des enfants et le droit d'utiliser leur bien indépendamment de l'autorisation de leur mari. Le 7 février 1924, l'Union des Femmes Turques est créée et elle œuvrera pour les droits politiques des femmes turques (Toprak, 2014 : 461). Avec la loi des municipalités datant de 1930, les femmes obtiennent le droit de vote et d'éligibilité aux élections municipales (Toprak, 2014 : 467). C'est le 5 décembre 1934 que ce droit est étendu en ce qui concerne les élections législatives. Ainsi, en 1935, 18 femmes turques sont élues députées et entrent au Parlement national. À la suite de cet événement assez précoce par rapport à la plupart des pays occidentaux où les suffragettes continuaient leur lutte pour l'obtention de ce droit civique fondamental, le 12^e Congrès de l'Alliance Internationale des Femmes (The International Alliance of Women) intitulé « Congrès International du Féminisme » se tient à Istanbul (Toprak, 2014 : 483). Au cours de ce congrès, Lâtife Bekir (Çeyrekbaşı), Présidente de l'Union des Femmes Turques, déclarait qu'à partir de cet instant, il n'était plus question de problèmes de la femme en Turquie et que hommes et femmes, devaient œuvrer pour le bien de la patrie sous l'égide du Grand Chef (Mustafa Kemal Atatürk) qui n'est pas seulement le sauveur de la patrie mais aussi des femmes turques (Toprak, 2014 : 481). Mais suite à ce congrès, le mouvement féministe subit un ralentissement pendant plus d'une trentaine d'années et « l'Histoire officielle turque passa sous silence les efforts des femmes en matière d'émancipation juridique et sociale » (Başbuğu-Yaraman, 1996).

Entre les années 1911 et 1922, la population turque baissa de 30% en raison de la guerre, de la famine et des maladies. L'État prit la décision d'interdire les moyens de contraception afin d'augmenter à nouveau la population. Cet état de fait perdura jusqu'en 1965, date à laquelle la loi concernant la planification de la population fut acceptée. L'interdiction des moyens de contraception fut donc levée et l'avortement devint légal dans des cas pouvant nuire à la santé de la mère. L'augmentation de la population et le fait que des centaines de milliers de femmes se fissent avorter illégalement chaque année conduisirent à la revendication des femmes au droit d'avorter. Il a fallu attendre le coup d'état de 1980 pour qu'enfin l'avortement fût proclamé légal par la loi de 1983. C'est dans ce contexte de la revendication des femmes du droit à l'avortement que les autres revendications ont pu germer en Turquie. Mais ces revendications n'arrivant pas à atteindre la majorité des femmes dans la société, il était nécessaire de trouver des moyens d'accéder à la femme turque dans son ensemble, sans distinction de classe sociale pour l'inciter à revendiquer plus de droits que l'avortement, comme par exemple l'égalité des salaires.

Concernant cette époque, il serait utile de rappeler la remarque de Refia Uğürel : « La Turquie attendait la laïcisation non seulement pour la libération de la femme, mais aussi pour la libération du pays tout entier » (Uğürel, 1936 : 91). Bien qu'elle soit propice à la revendication des droits égaux de la part de la femme, cette époque semble cependant avoir forgé « une nouvelle femme » (Erol, 1992 : 51) conforme aux idéaux de la République. Ainsi, la femme est incitée à participer au monde du travail et à la production tout en assumant son rôle de mère de famille et à se comporter de manière à ne pas heurter les conventions sociales. Donc, bien qu'égale et libre devant la loi en théorie, une pression sociale continue à peser sur la femme turque. Nous pouvons même avancer qu'ayant obtenu dès 1934 leurs droits politiques et l'égalité en tant que citoyenne, les femmes turques sont en quelque sorte rentrées dans le piège, croyant ainsi que tout était gagné.

Comme le note Nilüfer Göle :

Le féminisme kémaliste, en définissant de façon similaire l'identité de la femme par le principe « la femme est un être humain », défend la participation des femmes à la vie publique par le travail. Mais comme ce féminisme kémaliste, appelé aussi « féminisme de l'Etat » se développe dans une société musulmane, les femmes, de plus en plus visibles dans l'espace public et souvent en compagnie des hommes, sont donc obligées de prouver qu'elles sont vertueuses, inaccessibles, c'est-à-dire qu'elles ne menacent pas la morale sociale (Göle, 1993 : 81-82).

Dans un tel contexte, on observe alors un refoulement de la féminité au prix d'une femme républicaine presque sans féminité, asexualisée, masculinisée, voire même virilisée. Il faut cependant rappeler que « les femmes et les droits des femmes ont une place primordiale dans la modernisation turque » (Berktaş, 2016 : 8) et que la nouvelle femme turque créée par la République est considérée comme le reflet et le symbole de la modernisation turque. De plus, avec le « Nouveau Mouvement Féministe » que l'on voit naître en Turquie, on commence à mettre en question les réformes kémalistes afin de les dépasser et permettre ainsi une libération à la femme turque qui sait désormais qu'elle peut obtenir ses droits en tant que femme non pas en ressemblant à l'homme mais tout en gardant sa différence biologique (Berktaş, 2016 : 12).

Partant d'une bonne intention qui est de donner à la femme turque ses droits civiques et la plaçant à côté de l'homme en l'incitant à œuvrer pour le bien de la société et de la patrie, tout en assurant son rôle de mère de famille et d'épouse, la période républicaine a donné l'illusion que la femme turque avait tout acquis. Il faut rappeler le constat beauvoirien qui insistait sur le fait que « ces libertés civiques demeurent abstraites quand elles ne s'accompagnent pas d'une autonomie économique ; la femme entretenue - épouse ou courtisane - n'est pas affranchie du mâle parce qu'elle a dans les mains un bulletin de vote. » (Beauvoir, 2014 : 587). Ainsi qu'avertissait Simone de Beauvoir, acquérir certains droits dans la lutte pour l'émancipation et la libération de la femme, ne peut être que positif mais il ne revient absolument pas à dire que le combat se termine là. Cependant, la constatation faite par Andrew Mango au sujet de la reconnaissance des droits politiques de la femme turque reste tout de même indéniable : « Mais la reconnaissance des droits politiques des femmes a un effet psychologique et renforce graduellement le pouvoir de la femme turque au sein de la position sociale² » (Mango, 2004 : 473), chaque droit acquis par la femme, ne pouvant que contribuer à son émancipation.

2. Le féminisme qualifié de « populaire » de Duygu Asena

Duygu Asena naît en 1946 à İstanbul et décède en 2006 d'une tumeur cérébrale. Elle fait des études de pédagogie et travaille en tant que pédagogue dans des hôpitaux pendant quelques années. Puis elle commence à publier des articles à partir de 1972 dans les plus grands quotidiens turcs tels que *Hürriyet* et *Cumhuriyet*. Un des événements marquants de sa vie fut sa relation amoureuse avec un jeune collègue du quotidien où elle travaillait. Étant, tous les deux mariés, ils décidèrent chacun d'en parler à leurs époux ; au lieu de garder le silence et de vivre une aventure cachée, ils choisirent d'être francs. Mais cet événement prit fin avec le licenciement de la journaliste alors que son amant continua de travailler dans le

même journal. C'est ainsi que des questionnements quant à la situation de la femme et à l'hypocrisie de la société commencèrent à apparaître dans la conscience de cette jeune journaliste (Görmüş, 2016).

En 1978, elle fonde le magazine féminin turc intitulé *Kadınca*. À travers ses écrits qui avaient une expression claire, nette, facile à comprendre, elle savait défendre sa thèse, avancer ses arguments avec des exemples tirés du quotidien. Ce magazine était un pionnier dans son genre et est devenu en quelque sorte le porte-parole de la femme turque à une époque où la pression des normes sociales pesait sur les femmes en quête d'émancipation.

Parallèlement aux revendications individualistes des années 1980 en Turquie, nous y voyons une floraison de magazines pour femmes qui traitent des sujets féminins valorisant le point de vue égalitaire entre les hommes et les femmes. Les droits politiques et civiques étant acquis par la femme, il lui faut désormais se pencher sur des sujets sociaux, culturels, individuels et professionnels. Dans ce cadre, à la fois le magazine *Kadınca* dont Duygu Asena était la rédactrice en chef et *La femme n'a pas de nom* dont elle était l'auteure ont permis de promulguer à un vaste public des sujets féministes en les popularisant. (Yelsalı Parmaksız, 2017 : 197). Dans son livre, y était raconté une femme citadine, intellectuelle de la classe moyenne qui essaie de s'accomplir, de se frayer un chemin au sein de la société et de vivre sa vie à sa guise au milieu de tant d'idées reçues contre lesquelles elle doit lutter. Alors que dans son magazine, elle n'a cessé de traiter des sujets féminins comme l'avortement, la sexualité, le divorce et la vie professionnelle des femmes, dans son premier livre ces mêmes sujets sont racontés comme des vécues d'une jeune femme à commencer par son enfance jusqu'à son âge adulte de la plus naturellement possible. Quant au magazine, il permettait à la femme turque de faire une pause dans sa vie de mère de famille dévouée et de s'interroger sur ses propres revendications sociales, familiales, sexuelles et professionnelles. À travers des sujets féminins que l'on jugeait provocant, amoral, osé dont on s'empressa de qualifier de « populaires » ou de « bon marché », Duygu Asena publiait des articles qui traitaient de la question de la femme sans mettre l'accent sur la théorie mais partant toujours des exemples de la vie quotidienne. En effet, quand elle commença à faire paraître ce magazine, elle ne connaissait que très peu le féminisme, en dehors d'une enfance et d'une adolescence douloureuses passées auprès d'un père assez conservateur « qui ne laissait pas rentrer une mouche mâle chez eux » (Asena, 2016 : 6) selon İnci Asena, la sœur de l'écrivaine.

Pour Duygu Asena, le féminisme est un vécu ressenti au plus profond de sa personnalité davantage qu'une idée qui lui a été révélée par la théorie. D'ailleurs à quoi aurait pu servir la connaissance théorique du féminisme dans un contexte

socio-culturel et historique totalement différent de celui où ont fleuri ces théories. Comme l'écrit Annie Ernaux, écrivaine française contemporaine ayant été influencée par Simone de Beauvoir et qui traite également des sujets féminins avec un point de vue semblable à celui de Duygu Asena, « avoir lu Simone de Beauvoir ne servait à rien d'autre qu'à vérifier le malheur d'avoir un utérus. » (Ernaux, 2008 : 83). N'étant toutes les deux pas adeptes des théories féministes, elles ont chacune eu l'occasion de vérifier comment chaque femme arrive à un moment donné de sa vie à se confronter à la réalité ou au « malheur d'être une femme ». C'est en partant de leur vécu personnel qu'elles ont abouti à intégrer « par effraction » - pour reprendre les mots d'Annie Ernaux - des sujets considérés tabous par la société dans la littérature. En effet, à une époque où le mot « féminisme » était synonyme d'injure (Öztürk, 1992 : 57), Duygu Asena fait plus qu'aborder ces sujets tabous, elle les fait entrer de plain-pied au sein de la presse et la littérature de son pays.

Dans son livre *Musulmanes et Modernes*, Nilüfer Göle remarque ceci :

Duygu Asena défend en particulier, dans son livre La Femme sans nom, l'idée que la femme doit assumer sans concession sa sexualité, ses désirs. Elle brise ainsi le tabou de « respectabilité » qui l'entourait ; cette respectabilité de la femme, fondée sur la dissimulation de sa féminité, est anéantie par le dévoilement hardi de ses désirs les plus secrets, de son identité sexuelle. Le féminisme individualiste apparaît comme une revanche sur les hommes, en disant « moi d'abord », et ne parle plus « au nom des autres femmes », ou « de la nation. » (Göle, 1993 : 86).

Bien que la femme turque ait été en avance sur son temps quant à l'obtention du droit de vote grâce à l'image de la « nouvelle femme » prônée par les idéaux républicains, le lectorat des années 70 et 80 n'ayant pu suivre le mouvement féminin et n'étant pas averti sur les revendications des femmes de la deuxième vague féministe, il était essentiel de trouver pour Duygu Asena, un moyen de pouvoir influencer le plus de femmes possible et surtout d'aller trouver la « femme réelle » (Erol, 1992 : 52) en manque d'égalité en particulier sur le plan social. Ce qu'elle choisit, c'est d'adopter un langage simple, de tous les jours, presque enfantin et naïf. Aucun mot qui ne dérange, aucune accusation, simplement une description des sentiments et du gêne ressentis en tant que petite fille, adolescente, jeune femme à la recherche d'une liberté et d'une égalité. Comme le remarque Gürsel Aytaç, « avec *La femme n'a pas de nom*, Duygu Asena montre sa force d'observation, sa capacité de s'exprimer et de trouver des images appropriées » (Aytaç, 2005 : 71). Dans son livre *L'écriture femme*, Béatrice Didier insiste sur le fait que les écrivaines reviennent souvent sur leur enfance, qu'en général « leurs romans gardent l'accent de la confiance » et constate enfin que « ces violents moments de l'être ramènent

aux premières sensations que la petite fille a peut-être éprouvées avec une grande intensité, que les femmes-écrivains, en tout cas, parviennent à ressusciter presque sans lui faire subir la déformation de l'interprétation rationnelle en adulte. » (Didier 1981 : 23-25). Ainsi, dans le livre de Duygu Asena *lisons-nous*, les confidences de la narratrice à différents âges, qui parvient à refléter à chaque fois son état d'âme sous forme de monologue intérieur aussi bien que celui des femmes qu'elle a connues à commencer par sa mère, une femme totalement assujettie à son mari et ses copines, dont les expériences telles que l'avortement de l'une d'entre elle y est peint ouvertement. Pouvoir raconter un événement aussi bouleversant et qui est considéré tabou dans les années 80 en Turquie montre sans contestation sa volonté de faire changer les mentalités des gens au sein de la société. Concernant le style utilisé par l'auteure afin de traiter les différents sujets, le passage suivant où nous observons les frustrations enfantines qui resurgissent intensément sur le mode de la confidence et de l'aveu, en est un bel exemple :

Je ne veux pas que mes seins poussent. Je veux gagner de l'argent. Je pourrai faire tout ce que je voudrais quand j'aurais de l'argent. Mais Berrin, elle veut avoir de gros seins. Elle veut également une maison, des bébés qu'elle pourra élever. Moi, je ne le veux pas. Les femmes avec des seins pleurent et elles sont grosses. En plus, leurs maris sont laids et ils boudent. (Asena, 2017 : 12-13).

Le livre se termine avec le récit de la femme mûre, émancipée, sachant ce qu'elle veut dans la vie, ayant trouvé le bonheur non pas auprès d'un homme - elle finit par divorcer de son époux qu'elle croyait aimer - mais, dans son petit chez soi qu'elle a construit en travaillant très dur et en se consacrant tout d'abord à son travail. Le conseil qui s'en dégage, c'est d'être indépendante financièrement pour pouvoir enfin profiter totalement de sa liberté. Un sujet qui semble assez banal mais qui ne l'est pas pour autant puisque son premier livre bat tous les records avec 40 réimpressions en un an. Cela n'empêcha pas que l'œuvre soit interdite en raison de la loi sur la protection des mineurs, la considérant obscène. Le procès dura deux ans au bout desquels l'interdiction fut levée et le livre fut adapté au cinéma par le réalisateur Atif Yılmaz et l'actrice Hale Soygazi, deux figures majeures de la scène culturelle turque à l'époque. Cependant, le succès de Duygu Asena ne trouve pas d'écho chez les auteurs ou les journalistes de son époque, qui, au contraire la sous-estiment, en considérant les livres qu'elle écrit « au-dessous de la littérature ». Dans un de ses reportages, elle explique cette hostilité de la critique comme le fruit « de la jalousie des auteures femmes en particulier » qui regrettent surtout de ne pas avoir pensé les premières aux sujets traités par Duygu Asena (Düzkan, 2013). Celle-ci, tout comme la femme qu'est devenue son protagoniste, avoue qu'il y a tant à faire au sujet de la condition des femmes et que si ses détractrices

avaient été sincères, elles auraient pu traiter d'autres problèmes de la femme avec d'autres moyens d'expression. Elle explique son grand succès d'avoir pu apporter des questionnements féministes au quotidien des femmes turques grâce à son style simple et naturel, tout cela lui permettant de rapprocher les questionnements féministes au quotidien des femmes, à travers les magazines qu'elle a dirigés et les livres qu'elle a écrits. En d'autres mots, on peut dire qu'« elle a ouvert le chemin de la popularisation du féminisme » (Kırca, 1999 : 103) en Turquie dans les années 1980, agissant non pas comme une femme de lettres tentant d'appliquer les dictats littéraires mais comme une écrivaine engagée voulant faire passer un message.

Dans ce cadre, les titres du premier magazine qu'elle a dirigé et de ses livres sont assez révélateurs quant au message qu'elle veut faire passer. *Kadınca* signifie « à la manière des femmes », et c'est une expression calquée sur son équivalent masculin, « erkekçe », qui veut dire « à la manière des hommes et avec un courage et une morale bien fondés ». Pourquoi n'y aurait-il pas une façon de faire et de penser les choses à la manière d'une femme également ? Pourquoi ne construiraient-elles pas une nouvelle vision des choses en renversant les acquis qui sont le reflet de la vision patriarcale dans la société ? Autant de connotations, de messages implicites tellement forts insérés dans un seul mot qu'elle explique dans la présentation du premier numéro du magazine.

Son premier livre, considéré comme le manifeste du féminisme, bien que la position de l'auteure concernant l'appellation féministe soit quelque peu controversée³, porte un titre révélateur : *La femme n'a pas de nom*. Parmi toutes les choses qu'elle ne possède pas, c'est cette absence de nom qui est la plus frappante. Ce refus de la nomination indique que la femme est réduite à ce que l'on attend d'elle, à ses fonctions et qu'elle n'acquerra une valeur et un nom qu'à travers son sacrifice pour son mari, ses enfants, ses proches, sa patrie. Elle traite à travers l'histoire de son héroïne qui « n'a pas de nom » et qui semble émerger de son vécu personnel, toutes les formes de discrimination que chaque femme vit au quotidien, parfois même sans s'en rendre compte.

L'auteure publie la suite de ce premier livre sous le titre *En réalité il n'y a pas d'amour non plus (Aslında Aşk da Yok)* en 1989 où elle reprend les personnages de son précédent livre à commencer par son héroïne sans nom et Aydın, son amant en qui elle trouve l'amour et le réconfort. Le premier livre se terminait avec un bonheur retrouvé à travers une vie professionnelle réussie dans son petit chez soi, son amant étant allé travailler aux États-Unis. Dans la suite du livre, les deux amants se retrouvent et se marient. Ce deuxième mariage de l'héroïne qui commence avec tant d'espoir et d'attente se termine également par la séparation. Toutes les illusions que le protagoniste s'était faite de l'amour disparaissent avec

les habitudes qui s'installent au sein de leur couple. La jeune femme se retrouve à nouveau seule mais cette fois avec un enfant qu'elle se résout à élever seule. Le protagoniste n'a pu échapper en fin de compte aux conditions sociales qui définissent le rôle de la femme et la conclusion que la société veut qu'elle en tire est la suivante : « Les mères doivent vivre sans hommes, elles doivent offrir leurs vies à leurs enfants » (Asena, 2011a : 270). Ce deuxième livre complète le premier du point de vue des thèmes abordant la question féminine puisqu'il insiste sur des sujets nouveaux comme la maternité, sujet qui n'avait été traité que partiellement dans le livre précédent à travers la mère du protagoniste qui n'était que le reflet d'une figure maternelle traditionnelle, soumise à son mari et se consacrant à ses enfants uniquement. Tout au long de la narration, les questionnements sur la maternité sont traités sous un angle nouveau. On ne voit pas une femme devenue sensible en raison de sa grossesse et de la maternité mais une femme rationnelle qui réfléchit objectivement sur cette situation féminine qu'on n'a de cesse idéalisée. De plus, une fois devenue mère, le protagoniste reprend son travail et continue d'aller dans des réunions en tant que conférencières dans d'autres villes sans se culpabiliser de devoir laisser son bébé seul avec la nounou :

La nounou est à la maison, la nuit ma sœur y passera également. Je n'ai aucun problème quant au bébé. Le bébé est en pleine santé et heureux. Je le prends dans mes bras et l'embrasse, je cours au travail, je réserve ma chambre d'hôtel, j'appelle Aydin (Asena, 2011a : 245).

Justement, son retour du congé maternel est comme une révélation pour le protagoniste qui, en retrouvant son lieu de travail qui lui permet de s'épanouir et de se réaliser, veut crier aux femmes avec ces mots : « Toutes les femmes, je vous en supplie, sortez de vos quatre murs. » (Asena, 2011a : 210). Et le récit continue sous forme de monologue intérieur, de dialogue imaginé avec les autres femmes et de constations comme « Or chaque être humain crée sa chance lui-même. Ne pas renoncer, combattre la paresse, ne pas se contenter ouvrent plusieurs chances à l'homme » (Asena, 2011a : 211). Par ailleurs, la séparation avec son mari n'est pas vécue comme une catastrophe, au contraire c'est une résolution sage prise pour le bien du couple et de l'enfant par le protagoniste qui semble l'assumer pleinement. Ainsi, à travers la narration de ces deux livres, la condition de la femme n'est pas présentée comme ayant une finition bien définie comme le mariage, l'amour, la maternité, etc. mais comme une constante recherche de soi et du bonheur.

En dehors des récits qu'elle publie, Duygu Asena écrit également de courtes histoires sur différents problèmes de la femme qu'elle a recueillis dans un ouvrage intitulé *Les héros sont toujours des hommes (Kahramanlar Hep Erkek)*. Bien que les histoires qui y sont racontées concernent une difficulté subie par la femme, ce

sont les hommes qui sont en quelque sorte responsables de ce malheur, insinuant que les héros en sont toujours les hommes ou le système patriarcal. Encore une connotation assez forte qui marque non seulement la sous-estimation de la femme dans la société mais aussi la réduction de la femme à la soumission.

Son livre *Il n'y a rien qui ait changé* (*Değişen bir şey yok*) est un recueil de ses essais journalistiques datant de 1980 à 1991, publié en 1994. Elle explique dans la quatrième de couverture de ce livre le choix du titre ainsi :

Je sais que l'expression « il n'y a rien » n'est pas très jolie mais si vous arrivez à réutiliser un article que vous avez écrit il y a des années et que ceux qui le lisent hochent la tête en disant « C'est exactement ainsi », oui, cela revient à dire que rien n'a changé. [...] Alors est-ce qu'on rame à contre-courant ? Bien sûre que non. C'est un plaisir de voir ne serait-ce que les remuements du changement... Je suis personnellement certaine qu'un jour viendra où tout changera et sera beau. (Asena, 2018).

Dans le dernier article paru dans ce livre, elle cite Olympe de Gouges comme la pionnière du mouvement féministe en disant « Chaque femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. » et résume la situation ainsi que sa conception du féminisme ainsi :

Je crois que les hommes ne le comprennent pas. Les femmes, en insistant sur l'égalité, les droits, la loi, elles ne veulent en aucun cas prendre des mains des hommes ce qu'ils possèdent. « Cette guerre, voire même cette exploitation entre les deux sexes est inutile, la seule chose qui nous diffère de vous est notre force physique ; ce que nous voulons, c'est de pouvoir vivre ensemble dans les mêmes conditions tout en comblant chacun nos lacunes (Asena, 2018 : 110).

Duygu Asena, en tant que femme émancipée en marge de la société et surtout journaliste, suivait l'actualité sociale et politique en Europe. De plus, elle était assez préoccupée dans sa vie personnelle autant que dans sa vie professionnelle par les problèmes dus à son sexe. Tout comme Simone de Beauvoir pour qui écrire, c'est agir, sa lutte en tant que femme passe d'abord par la rédaction d'articles de magazine et plus tard par l'écriture de ses livres. Dans un reportage qu'elle a donné à *The Associated Press*, Duygu Asena s'explique ainsi sur son besoin d'agir sur le monde : « J'ai tout de suite réalisé qu'écrire tous les jours sur les papillons et la cuisine n'était pas pour moi. Je devais donner un message⁴ » (*The Associated Press*, 2019). Donner un message féministe et concret dans un monde qui s'attarde sur les postulats et la théorie provient de son souhait d'agir sur ce monde à la manière de Simone de Beauvoir. Toutes deux, revendiquant la responsabilité de l'écrivain en général mais de l'écrivaine lorsqu'il s'agit des sujets féminins, sont imprégnées

de ces questionnements que Sartre expliquait ainsi : « Si l'écrivain est pénétré, comme je suis, de l'urgence de ces problèmes, on peut être sûr qu'il y proposera des solutions *dans l'unité créatrice de son œuvre*, c'est-à-dire dans l'indistinction d'un mouvement de libre création » (Sartre, 1948 : 293). Cette « libre création » dont Asena est consciente devient une quête majeure dans sa démarche d'écrivaine pour trouver le ton juste.

La femme n'a pas de nom, est comme une ode à la citation beauvoirienne qui soulignait que « [c]'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète » (Beauvoir, 2014 : 587). En effet, le protagoniste de Duygu Asena, ayant passé les étapes de sa vie en se questionnant sur les injustices faites aux femmes, tire une conclusion assez pragmatique qu'est la libération de la femme par le travail. Comme le remarque Nilüfer Göle, la conclusion que toute femme pourra tirer de ce livre est comme une version condensée et concrète des théories beauvoriennes.

Quand les femmes gagnent une nouvelle identité à l'extérieur de la maison, c'est parallèlement à la neutralisation de leur identité sexuelle. Pour le féminisme égalitaire libéral en particulier, représenté par Simone de Beauvoir, l'émancipation de la femme est synonyme de sa délivrance de la captivité due à sa féminité (à sa biologie, à sa nature) ; en quittant l'espace familial privé pour entrer dans l'espace public du travail, la femme se débarrassera de sa féminité et accédera au rang d'être humain. (Göle, 1993 : 81).

Les œuvres, et en particulier l'œuvre majeure qu'est *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir sont traduites entre les années 1960 et le début des années 1980 en Turquie. Ces traductions sont suivies de l'œuvre de Duygu Asena. C'est à la même époque, si ce n'est après avoir découvert le féminisme dit « populaire » de Duygu Asena, que les femmes turques voulant aller plus loin dans la recherche de leur émancipation, découvriront Simone de Beauvoir, celle qui est à l'origine de ces revendications depuis plusieurs décennies en France. Duygu Asena avoue ne pas connaître de près la théorie féministe. C'est en partant de son propre vécu et en tenant compte de la situation socio-culturelle de son pays qu'elle a redécouvert que les droits politiques et civiques n'étaient pas suffisants pour l'émancipation de la femme. Inventant une nouvelle forme de féminisme semblable à la deuxième vague féministe instaurée par Simone de Beauvoir adaptée aux besoins des femmes de son pays, elle leur a ainsi permis, s'étant accoutumées aux revendications féministes à travers des récits ou des articles de magazines populaires, de découvrir des écrivaines qui traitent d'une façon plus théorique des sujets féminins. Ces deux écrivaines ne se sont sans doute pas côtoyées à travers leurs œuvres mais elles

se sont complétées dans une perspective inversée : la plus jeune ayant ouvert la porte à son aînée en sensibilisant les femmes turques à des questionnements de la deuxième vague féministe.

Conclusion

La condition des femmes à travers le monde est différente et la quête de liberté de celles-ci est également tout autre selon la situation socio-culturelle et historique de chaque pays. Quant à l'obtention des droits politiques et civiques de la femme turque, contrairement à la plupart des autres pays, il est indéniable que leur lutte fut soutenue par le mouvement révolutionnaire kémaliste qui a fait naître un « féminisme d'Etat ». (Oral, 2019). Bien que Mustafa Kemal Atatürk ait donné certains droits prématurément par rapport à la plupart des femmes dans le monde, il a fallu presque un demi-siècle pour que la femme turque puisse enfin prendre conscience que rien n'était jamais acquis, et cela en bonne partie grâce aux magazines et livres qualifiés de « populaires » de Duygu Asena, insinuant par là qu'ils restaient en-dessous de la littérature. Ainsi, les idéaux féministes commencent-ils à se répandre dans la Turquie des années 1980, à travers l'œuvre de cette femme audacieuse et courageuse⁵, qui a su se boucher les oreilles à toutes tentatives de rabaissement dans le but d'aborder des sujets considérés tabous par la société.

Par ailleurs, comme le souligne l'historien Uğur Oral, ce que représente Simone de Beauvoir pour le féminisme mondial, Duygu Asena l'est au même titre en assumant la même mission pour le féminisme en Turquie d'après 1980 (Oral, 2019). Trouvant les idéaux du « féminisme d'État » insuffisants pour une société en pleine mutation, elle a œuvré pour que de nouveaux questionnements féminins voient le jour et que certains sujets deviennent ordinaires au sein de la société comme la sexualité féminine, l'avortement, la maternité. En plus d'introduire les revendications féministes de deuxième vague dans la littérature de son pays, elle en a fait un sujet de la vie quotidienne des femmes et des hommes turcs.

Le parcours particulier de Duygu Asena dans la Turquie des années 1980 en quête d'une troisième étape dans la lutte des femmes à la suite de l'époque ottomane et de la Turquie républicaine, démontre encore une fois un éternel questionnement sur la littérature féminine que Béatrice Didier résume ainsi :

Néanmoins l'écriture féminine semble presque toujours le lieu d'un conflit entre un désir d'écrire, souvent si violent chez la femme, et une société qui manifeste à l'égard de ce désir, soit une hostilité systématique, soit cette forme atténuée, mais peut-être plus perfide encore, qu'est l'ironie et la dépréciation (Didier, 1981 : 11).

Duygu Asena, « figure majeure et symbolique du féminisme en Turquie » (Oral, 2019) a tenté de montrer aux femmes que les barrières qui sont construites autour de son assujettissement en tant que femme ne sont qu'illusoires. C'est seulement en se rendant compte de ce constat qu'elles pourront les abolir ; l'émancipation des femmes passant d'abord par la prise de conscience de celles-ci. Dans l'ensemble de son œuvre, elle œuvrera pour atteindre le plus de nombre de femmes afin de pouvoir jouer un rôle dans leur prise de conscience quitte à être qualifiée de « populaire ».

L'œuvre de Duygu Asena semble être une continuité de l'œuvre beauvoirienne puisqu'elles représente chacune la production d'un discours de reconstruction identitaire contre le discours hégémonique qui émerge d'une poétique du vécu et de la confrontation à la réalité sociale d'où émerge une écriture de la dénonciation de la société patriarcale. Elles sont d'ailleurs toutes deux revendicatrices des droits des femmes. L'une ouvre son œuvre colossale avec un questionnement ironique : « D'ailleurs y a-t-il un problème ? Et quel est-il ? Y a-t-il même des femmes ? » (Beauvoir, 2014 : 13) marquant ainsi le désintéret de la société aux questions féminines ; et l'autre fait le constat que pour cette même société, la femme n'existe point puisqu'elle n'a même pas de nom.

Bibliographie

- Asena, D. 2011a. *Aslında Aşk da Yok*. Doğan Kitap (e-book).
- Asena, D. 2011b. *Kahramanlar Hep Erkek*. Doğan Kitap (e-book).
- Asena, D. 2017. *Kadının Adı Yok*. Doğan Kitap.
- Asena, D. 2018. *Değişen Bir Şey Yok*. Doğan Kitap.
- Asena, İ. 2016. « Duygu ile İnci, Daha Çok Duygu ». *Varlık Dergisi* (Popüler Feminizm ve Duygu Asena), n° 1305, p. 4-6.
- Aytaç, G. 2005. « Kadının Adı Yok », *Edebiyat Yazıları I*. Gündoğan Yayınları, p. 66-71.
- Başbuğu-Yaraman, A. 1996. « La femme turque dans son parcours émancipatoire (de l'empire ottoman à la république) ». *Cemoti (Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turc[o-iranien])*, n° 21, <https://journals.openedition.org/cemoti/556> [consulté le 10 mai 2020].
- Beauvoir, S. 2014. *Le deuxième sexe I et II*. Paris: Gallimard.
- Berktaş, F. 2016. « Osmanlı'dan Cumhuriyet'e Yeni Kimlik Arayışları Bağlamında Popüler Feminizm ve Duygu Asena ». *Varlık Dergisi* (Popüler Feminizm ve Duygu Asena), n° 1305, p. 7-15.
- Cantek, F. 2019. *Duygu Asena ile kadınlığın keşfi*. [En ligne]: <https://www.gazeteduvar.com.tr/yazarlar/2019/04/26/duygu-asena-ile-kadinligin-kesfi/> [consulté le 15 mai 2019].
- Didier, B. 1981. *L'écriture-femme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Diñçer, F., Uncu, Ü. 2006. « Ayşe'ler Uyanın, Ali'leri Eğitin : Duygu Asena ile Yayıncılık Hayatı ve Feminizm Üzerine Söyleşi ». *Kültür ve Siyasette Feminist Yaklaşımlar*, Sayı 1, Ekim 2006. <http://www.feministyaklasimlar.org/sayi-01-ekim-2006/aysele-uyanin-alileri-egitin/> [consulté le 25 octobre 2020].

- Düzkan, A. 2013. « Duygu Asena'yla Söyleşi ». *5 Harfliler*. [En ligne]: <http://www.5harfliler.com/duygu-asenayla-soylesi/> [consulté le 15 mai 2019].
- Ernaux, A. 2008. *Les Années*. Gallimard.
- Erol, S. 1992. « Turkish Feminism: The Case of Duygu Asena ». *Turkish Studies Association Bulletin*. Indiana University Press. p. 50-52. [En ligne]: <https://www.jstor.org/stable/pdf/43384369.pdf?refreqid=excelsior%3A0634f4f020f9ab0c67047ce1131ca463> [consulté le 15 mai 2019].
- Göle, N. 1993. *Musulmanes et modernes - Voile et civilisation en Turquie*. Paris : Editions de la Découverte.
- Görmüş, A. 2016. « Duygu Asena : Kadının adını koyan kadın (3) ». *Serbestiyet*. [En ligne]: www.serbestiyet.com/yazarlar/alper-gormus/duygu-asena-kadinin-adini-koyan-kadin-3-688107 [consulté le 20 mai 2019].
- Kırca, S. 1999. « Popular Culture: From Being an Enemy of the « Feminist Mouvement » to a Tool for Women's « Liberation? ». *The Journal of American Culture*. Vol. 22, Issue 3, Fall 1999, p.101-107.
- Mango, A. 2004. *Atatürk*. London: John Murray.
- Oral, U. 2019. *Türkiye'de Feminizmin Tarihi*. [En ligne]: <http://www.uguroral.com.tr/arastirma/turkiye-de-feminizmin-tarihi> [consulté le 02 septembre 2019].
- Öztürk, S. 1992. « Le mouvement islamiste et les femmes en Turquie ». *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 13, n° 3, p. 45-60.
- Sartre, J.-P. 1948. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris: Gallimard.
- The Associated Press*. 2006. « Turkish Feminist Writer Duygu Asena Dies », *The New York Times* <https://www.nytimes.com/2006/08/01/world/01asena.html> [consulté le 20 mai 2019].
- Toprak, Z. 2014. *Türkiye'de Kadın Özgürlüğü ve Feminizm (1908-1935)*. İstanbul : Tarih Vakfı Yurt Yayınları.
- Uğurel, R. 1936. *L'éducation de la femme en Turquie*. Lyon : Bosco frères et L. Riou.
- Yaraman, A. 2007. « Turquie : Réalités du féminisme, ambiguïtés du kèmalisme », *Après-Demain*, n° 1, p. 16-19.
- Yelsalı Parmaksız, P. M. 2017. *Türkiye'nin Modernleşmesinde Kadınlar*. İmge Kitabevi.

Notes

1. Le présent article a été rédigé à partir de la communication intitulée « *L'Avènement du féminisme en Turquie : Duygu Asena sur les pas de Simone de Beauvoir* » et présentée dans le Colloque « Écrivaines et mondialisation » organisé dans le cadre du 87^e Congrès de l'ACFAS (Association francophone pour le savoir) qui a eu lieu à l'Université de Québec en Outaouais à Gatineau (Canada) les 27-31 mai 2019.
2. L'original en anglais du passage dont la traduction a été faite par mes soins, tout comme les autres citations en langues étrangères, est : « But the official recognition of women's political rights had a psychological effect, and reinforced the gradual impoverishment in the social position of Turkish women. » (Mango, 2004 : 473).
3. Bien que F. Cantek explique que l'auteure n'a jamais assumé l'appellation féministe : « Duygu Asena n'a jamais assumé l'appellation "féministe". À une époque, elle s'exclamait ainsi : "Tu ne sais même pas ce qu'est le féminisme mais certains savent que tu l'es." » (Cantek, 2019), Duygu Asena se définit dans un reportage datant de 1993 comme "féministe égalitaire" œuvrant pour l'égalité entre les hommes et les femmes non pas sur le plan physique mais en ce qui concerne les droits. (Dinçer et Uncu, 2006).
4. L'original en anglais de la citation est : « I soon figured out that writing about butterflies and cooking every day was not for me. I had to give a message. » (The Associated Press 31/07/2019).
5. « Par les revues et les suppléments des journaux populaires, et surtout par le best-seller de Duygu Asena, *La Femme n'a pas de nom*, les idées féministes se répandent dans toutes les couches sociales. » (Yaraman, 2007).